

Thomas Morales  
Les Mémoires  
de Joss B.

Roman

éditions du  
**ROCHER**

# Les mémoires de Joss B.

Tous droits de traduction,  
d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.

© **2015, Groupe Arège**

Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

*[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)*

ISBN : 978-2-268-07752-9

ISBN epub : 978-2-268-08058-1

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

planques, les filatures et les ingrattitudes que ce métier recèle. Mais elle tint à préciser :

– Je connais beaucoup de monde, je pourrais toujours vous fournir quelques informations. À condition que vous accomplissiez votre tâche avec le plus grand sérieux.

– Savez-vous que j'étais venu dans l'idée de vous rendre votre acompte ?

– Eh bien, gardez-le. Vous recevrez le deuxième des trois versements demain. Le contrat vous convient-il ?

– Oui.

Et je ne pus m'empêcher d'ajouter :

– Vous seriez libre à dîner jeudi soir ?

– Pourquoi pas...

En ressortant de ce cabinet de voyance ou plutôt de lobotomisation, je sentais que j'avais fait une connerie. Pourquoi m'embarquer dans cette mascarade ? À bien y réfléchir, son corsage et ses yeux verts avaient pesé plus lourd que n'importe quelle explication foireuse.

Le soleil illuminait la crinière du Lion de Denfert, il régnait en seigneur sur sa savane urbaine, jetant un œil nonchalant sur le boulevard Raspail et l'autre sur l'avenue du Général-Leclerc. Il était bigleux, ce gros chaton inoffensif. Le sud de Paris pouvait dormir tranquille, papa Lion veillait sur notre sécurité. En passant devant lui en Vespa, je lui fis un clin d'œil. Nous nous connaissions depuis longtemps. Certains soirs de déprime, sa seule vision suffisait à me remettre le moral au beau fixe. J'inventais une histoire peu crédible pour justifier mon revirement de position avec Brigitte. Samira n'y crut pas un seul

instant.

– Vous l’appellez Brigitte maintenant...

J’avais chipé un exemplaire du *Monde* dans le cabinet de la voyante. Le journal revenait sur le décès de Rodriguez. Ça sentait effectivement l’entourloupe. Il avait amassé une belle fortune et avait arrosé tous les milieux. Le rédacteur zélé évoquait sans preuves de possibles connexions avec la mafia et des financements occultes.

Malgré l’arsenal juridique et les condamnations des années quatre-vingt-dix, la politique n’avait pas complètement rompu ses liens avec les milieux d’affaires. Les marchés publics restaient des zones de non-droit, allergiques à la sacro-sainte transparence démocratique. Avant d’investir dans sa chaîne de télévision, Rodriguez avait beaucoup construit : des résidences de vacances comme jadis son père, mais aussi des lycées, des hôpitaux et même des centres sportifs. Samira me réveilla dans mes songes.

Je me souvenais que Rodriguez avait fait appel à moi trois ans auparavant pour une sombre histoire de vol de voiture. J’avais réussi à retrouver une mallette contenant un million d’euros en Suisse. J’étais devenu le nouveau Nestor Burma du XIV<sup>e</sup>, le détective de choc de ces dames. J’avais eu les honneurs de la presse écrite, un long papier de Merlin vantant ma discrétion et mon efficacité m’avait coûté un repas dans un troquet du XIII<sup>e</sup> arrondissement qui servait un céleri rémoulade et une andouillette à vous chambouler le cervelet. Un jour donc, je reçois un appel de l’assistante de Rodriguez. À cette époque-là, je ne le connaissais pas, peut-être avais-je lu son nom dans un entrefilet. Cet homme souhaitait me rencontrer pour me parler d’une affaire secrète. La fille que j’avais eue au téléphone,

connaissait mes tarifs. Le rendez-vous fut pris au bar du Westminster. Je l'avais attendu une heure, affalé dans un fauteuil, attaquant mon troisième jus de tomate assaisonné. En plein après-midi, des touristes américains avalaient un club sandwich au poulet dont la hauteur et le caractère bancal faisaient penser à la tour de Pise. Le barman discutait avec une jeune serveuse, lui prodiguant des conseils pour ne pas louper un « Hemingway Special », insistant sur la bonne quantité de rhum blanc, de jus de citron vert, de pamplemousse et de marasquin, tout en dévorant des yeux son adorable petit cul.

Dans un coin de la salle, près de la cheminée, un vieil homme habillé comme un directeur de banque à la retraite, c'est-à-dire avec préciosité et extravagance, attendait quelqu'un en levant toutes les dix secondes ses yeux d'un journal qui, visiblement, ne le passionnait pas. J'étais prêt à tirer ma révérence quand une grande blonde fit irruption dans la salle. Sa robe légère dévoilait un corps tonique, des jambes athlétiques, un ventre plat, des fesses musclées et des seins obuesques. Elle scruta la pièce et fit un signe au vieux monsieur dont le sourire s'illumina. Ses dents étaient désordonnées comme ses cheveux, que la jeune femme frictionna avec énergie. Le vieux en était tout émoustillé. Il remuait certainement la queue. Elle l'aida à s'extirper des profonds canapés et l'emmena vers des plaisirs interdits pour un cœur aussi fragile. Je regardais ce drôle de couple : elle mesurait un mètre de plus que lui, il marchait difficilement tandis que chacune de ses enjambées à elle couvrait le hall de l'hôtel.

Ils monèrent dans une chambre.

Je m'apprêtais à quitter les lieux et avais eu à peine le temps de refermer ma sacoche quand, devant moi, se posa un homme aux manières déplacées.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



bords de la côte avaient été soigneusement craquelés. On se serait cru dans un paysage de désert marocain aux allures de lande dévastée. L'effet était saisissant, la roche presque sanguine coincée entre une mer violette et une terre verdoyante. La Bretagne offrait une palette de couleurs qui tranchait avec la blancheur de ses habitants. Ploumenec m'avait installé dans l'unique hôtel de l'île. La patronne devait avoir une centaine d'années au bas mot. Elle marchait en traînant les pieds et en vitupérant contre ses enfants, le conseil municipal, le prix de l'essence, l'Europe et le président. L'accueil pouvait surprendre le touriste en goguette. Ici, pas de folklore breton, juste l'âpreté des marins qui doivent chaque jour affronter la mer déchaînée. La vieille possédait six chambres dont aucune ne donnait sur l'océan. La mer n'était pas un paysage à admirer, elle ne comprenait pas comment des touristes pouvaient rester des heures à scruter l'immensité bleue. Pour la Bigoudène, la mer était un endroit où les hommes travaillent, le côté joli et chaotique ne l'émouvait pas un seul instant. Où nous autres, gens civilisés, aurions vu le déchaînement de la nature, la confusion des astres, la vieille ramenait la mer à sa stricte fonction nourricière. L'établissement aurait inspiré les documentaristes en manque d'authenticité. Ces corniauds partaient à l'autre bout de la planète dégoter des tribus de gentils sauvages qui, le tournage terminé, se rhabillaient et remontaient dans leur pick-up japonais, espérant trouver d'autres gogos à berner. Les études des enfants, même en Papouasie-Nouvelle-Guinée, sont devenues inabordables. Alors qu'à six cents kilomètres de Paris se trouvaient des populations protégées de la folie des hommes. Une vieille Bretonne indigne nous en apprenait plus sur la France des années cinquante que n'importe quelle conférence à Science-Po dispensée par un professeur englué dans ses certitudes et son aveuglement. La

tenancière de l'*Hôtel de l'Enclume* dont la façade était ornée d'une enclume gigantesque, m'avait intimé l'ordre de ne pas rater l'heure des repas. Le visiteur avait intérêt à se plier à l'horloge biologique de Grand-maman qui n'acceptait aucun retard.

– Au-delà de 19 h 30, ne comptez pas manger chez moi !

Ce n'était pas dit sur le ton de la plaisanterie. Elle laissait le second degré aux Parisiens.

L'invitation était si gentiment avancée qu'il aurait été difficile de la refuser. Ploumenec convint qu'il y avait encore des efforts à faire en matière d'accueil. La rusticité de la demoiselle ne rebutait pourtant pas les touristes. L'hôtel était plein. Un couple d'Anglais que j'avais repéré grâce à ses vélos en aluminium et son bronzage albinos, buvait un verre de rosé à la terrasse, activité favorite du résident britannique en terre française. Les sujets de Sa Majesté étaient d'une contradiction folle, quasi psychanalytique ; à longueur d'années, ils conspuaient la France, se moquant de nos supposés archaïsmes, alors que leur désir le plus fou était d'habiter et de se faire soigner chez nous. Certainement une leçon de pragmatisme qui leur avait servi lors de l'attribution des Jeux olympiques. Nous, gentils couillons, imbéciles devant l'éternel, pensions que l'on récupérerait la manifestation grâce à un dossier ficelé par quelques technocrates et sportifs capés. Nous étions effectivement en retard d'une guerre économique. Une famille de Hollandais dont la plus grande fille semblait s'ennuyer à mourir, essayait d'expliquer quelque chose à un autochtone. Le père avait beau gesticuler dans tous les sens montrant du doigt la mer puis le ciel, le marin faisait mine de ne pas comprendre. Le Batave lui demandait seulement les horaires des marées. Les

occasions de rire étant rares, le marin faisait durer le plaisir. Le reste de la maisonnée était composé d'un menuisier alsacien qui effectuait depuis plusieurs semaines un travail dans la mairie. Il avait l'air d'un repris de justice, je l'innocentai donc immédiatement. S'ajoutait à ce tableau maritime une étudiante de Rennes venue observer la flore marine. Elle portait une jupe bien trop courte pour ne pas affoler le biotope. Elle avait enfilé un tee-shirt blanc qui ne cachait rien de son soutien-gorge noir. Mes soupçons s'orientèrent naturellement vers elle.

Ploumenec m'avait fait visiter sa boutique qui regorgeait d'objets aussi hétéroclites qu'inutiles. Le brocanteur avait une passion pour les années « disco ». Lorsque vous pénétriez dans son antre, vous pouviez tomber sur une boule à facettes qui, d'après le propriétaire des lieux, venait de l'ex-Studio 54 – un certificat authentifiait son passage dans la boîte new-yorkaise. Plus loin, des fauteuils en rotin sortis d'un film de Just Jaeckin. Derrière une armoire berrichonne, un baby-foot ayant appartenu à Eddie Barclay période Saint-Tropez. Tous les objets avaient une histoire. Ploumenec, sous un aspect quelconque, était un redoutable vendeur. Un dessin original de Sempé, le dernier jeu de raquettes de Jimmy Connors, une lampe à pétrole de voyage utilisée naguère par Ferdinand de Lesseps, sans oublier le clou du spectacle, sous une vitrine : un costume de scène de Dalida lors de son Olympia 1977.

Sa boutique avait tout de la cour des miracles. C'était comme si le cirque Médrano avait pris ses quartiers à l'hôtel Drouot. Sa caverne ressemblait à celle de Noël Roquevert dans *Un singe en hiver* : il possédait la même propension que l'étrange acteur à embellir la terne réalité. Ploumenec habitait à l'étage. Le vol avait été perpétré par un spécialiste, car les trésors de l'antiquaire n'étaient pas à la portée du premier venu.

Je me demandais bien ce qu'un tableau impressionniste

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le bas de mon pantalon. Il s'agissait simplement d'une racine qui remontait à la surface. Autant je pouvais errer dans les rues des villes à la nuit tombée, autant la nature me tétanisait. J'avais pourtant été élevé à la campagne mais j'en gardais un souvenir étrange, ce silence assourdissant, ces chats s'étripant dans un concert de cuivres éraillés, ces chiens emportés par une macabre danse de Saint-Guy et ce craquement des vieilles bâtisses, ce satané parquet centenaire qui n'en finissait pas d'agoniser. La journée, ces planches inoffensives étaient d'une discrétion étonnante, la nuit, elles gémissaient. Quelles innommables tortures avaient-elles endurées ? Le soir donnait le signal céleste d'une cacophonie terrible. Je restai cloîtré dans ma chambre d'enfant avec l'espoir fou que le soleil se lève et me libère. Chaque soir, le délire recommençait. Je n'en menais pas large sur ce chemin de misère. J'aurais dû me méfier des certitudes de mon assistante. J'entends encore Samira me dire : « C'est une affaire toute simple, un tableau volé, une île avec une poignée d'habitants et un gentil brocanteur. Dans deux jours, cette affaire sera close. »

Elle avait une façon bien à elle de résumer les événements. Un brocanteur qui n'avait cessé de me mentir depuis le début, une sœur qui était en réalité une ex-femme névrosée et fugueuse, une hôtelière revêche et une étudiante nymphomane. Pour une enquête tranquille, j'avais été servi. Les lumières de Roscoff m'attiraient. J'aurais été bien dans ce port, les lèvres plongées dans une bière pression à entendre les exploits des marins et à reluquer le décolleté des serveuses anglaises venues de Douvres parfaire leur français. J'étais devant l'entrée du jardin, je marchais depuis quinze minutes et je n'avais croisé aucun individu de sexe féminin, comme disent les militaires en faction. Le vent me caressait les cheveux. Je repensais à mon étrange voyante : mon cervelet pervers m'offrait des perspectives

orgiaques. Des combinaisons frénétiques où j'étais le centre des ébats. Mon avocate et l'étudiante soumise participaient à ces jeux sous la direction de la matrone Moneva qui portait un bustier où deux énormes seins jaillissaient vigoureusement. Ce jardin exotique avait des vertus aphrodisiaques. Sa proximité décuplait mon désir. Je fus interrompu dans mon élan par la sonnerie de mon portable. Quel était le con qui pouvait me déranger à une heure pareille ?

– Allô, c'est Ploumenec, venez me rejoindre... Vite...

Puis sans attendre une réponse de ma part, il raccrocha.

## Chapitre 2

---

« Tout simplement fermé  
pour cause de sentiments différents »

---

Le lendemain matin, je pris le premier bac pour Roscoff. Ma Chevrolet m'attendait sur le parking. Elle se pavanait au milieu d'une cohorte de fringants monospaces. Elle faisait l'intéressante, vantant ses chromes, son cuir, sa forte cylindrée, tout en se gardant bien d'évoquer ses problèmes de démarrage anémique, de consommation excessive et sa tête des mauvais jours. Je m'engouffrai dans les sièges et, une dernière fois, jetai un regard sur l'île de Batz. L'enquête avait été placée sous la responsabilité d'une jeune capitaine de gendarmerie. Elle était arrivée vers une heure du matin, les traits tirés, regrettant déjà d'avoir choisi ce métier ingrat qui vous réveille en pleine nuit. Clémence Audouard s'était suicidée. Ses mensonges lui étaient devenus insupportables. Elle s'était logée une balle en pleine tête. Ploumenec criait son désespoir. J'avais froid. J'étais fatigué. Je sus quelques mois plus tard que Clémence avait des dettes de jeu. Après son divorce, elle avait pris l'habitude de passer ses nuits dans les cercles où le cliquetis de la roulette vous aide à mieux vivre, à mieux supporter la douleur. Ploumenec ne m'avait pas avoué que le tableau dérobé n'était qu'une infime partie des vols. Il n'avait jamais soupçonné son ex-femme. Quelques doutes, des intuitions tout au plus... Secrètement il espérait faire fausse route, n'osant imaginer le pire. Il regrettait de m'avoir fait venir sur l'île. Il se sentait responsable. Ma présence avait déclenché chez cette femme aux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Le présentateur rappelait la chronologie :

*Antoine Robineau a été assassiné alors que le public commençait à fouler les différents halls du parc des expositions. Il devait participer dans la matinée à un tour de table avec plusieurs journalistes spécialisés dans le secteur automobile. Il a reçu une balle en plein cœur et s'est effondré entre le dernier concept-car de sa marque et une hôtesse, qui a été terriblement choquée. Sa jupe a été maculée de sang. Nous vous rappelons qu'Antoine Robineau était le représentant des marques chinoises en France.*

I-Télé avait bouleversé ses programmes en invitant sur son plateau plusieurs experts, chacun y allant de sa théorie. Un ex-barbouze reconverti dans la surveillance rapprochée des personnalités concluait à un assassinat professionnel. Selon lui, il ne pouvait s'agir que de l'œuvre d'un homme surentraîné, connaissant toutes les techniques de combat : le tueur avait réussi à atteindre Robineau alors que la foule commençait à s'agglutiner autour des stands. Personne ne l'avait remarqué. Le spécialiste saluait le geste, presque ému par une telle pratique et maîtrise. Il avait parlé d'une scénographie totalement réussie. Le présentateur avait dû le rappeler à l'ordre : un homme d'affaires était mort. Un professeur de Sciences-Po, lui aussi habitué des plateaux de télévision, était parti dans une théorie nettement plus rocambolesque, où il entrevoyait la main obscure des services secrets libyens. Son explication était tellement pâteuse que le journaliste avait préféré ne pas poursuivre dans cette voie, dans laquelle les intérêts économiques chinois étaient ébranlés par une coalition indo-américaine agissant sous le paravent de certaines puissances du Moyen-Orient. Avec ce professeur, en quelques secondes, nous avons voyagé entre Islamabad,

Téhéran, Houston, Hong-Kong, Genève et Ankara sans comprendre un instant pourquoi le chef d'entreprise français avait été éliminé. Le dernier intervenant était un journaliste économique qui traitait du secteur automobile dans un grand quotidien parisien depuis une vingtaine d'années. Ces analyses n'avaient rien de révolutionnaire, mais sa prudence lui avait toujours évité de dire trop de conneries. Les constructeurs l'invitaient régulièrement à découvrir en avant-première leur dernier modèle ou la construction d'une nouvelle usine dans les anciennes républiques de l'Union soviétique. Ce jour-là, il était le seul à avoir connu personnellement Robineau. En quelques mots, il nous refit sa carrière. Antoine Robineau était âgé de cinquante-sept ans. Il était de l'ancienne école : un commercial pur jus qui, contrairement à ses homologues, n'avait pas fréquenté les bancs d'une grande école de commerce ou d'une université américaine. Quand ses chers confrères apprenaient des théories fumeuses, Robineau les appliquait sur le terrain. Pendant vingt-cinq ans, il avait traversé l'Afrique et l'Amérique du Sud, présidant les filiales locales des constructeurs français. Robineau ne passait pas pour un tendre dans le milieu : il avait le caractère bien trempé des types capables de vendre des camions à des chefs de tribus. Son originalité plaisait aux journalistes. Son franc-parler détonait dans une activité où la discrétion était de mise. L'éminent journaliste ne comprenait pas pourquoi on l'avait tué. Robineau gérait l'implantation des marques chinoises en France depuis seulement quelques mois. Un consortium l'avait embauché, séduit par sa niaque et son entregent. Auparavant, il avait été pendant cinq ans le directeur général d'une marque japonaise.

En éteignant la télévision, je me demandais bien ce que Nadège Robineau avait l'intention de découvrir et surtout pourquoi faire appel à un privé. Toutes les polices de France

étaient sur le coup, ma marge de manœuvre serait quasiment réduite à néant. Je l'avais appelée et j'étais tombé directement sur elle.

Nous avons pris rendez-vous pour le lendemain dans un café du V<sup>e</sup> arrondissement, proche du Panthéon. Mon avocate ne me donnait plus de nouvelles depuis quatre heures. Je piaffais. J'imaginai un de ces juristes à la noix, cintré dans un costume de la City, le cheveu gominé comme Julio Iglesias, applaudissant le discours de ma dulcinée, la félicitant pour son exposé brillant et limpide tout en matant son cul. Et Samira qui ne reviendrait pas avant trois jours, clouée au lit avec 39°. Je passais la fin de ma journée à prendre quelques informations sur le sieur Robineau. Merlin ne le connaissait pas. D'après certaines rumeurs émanant de sa rédaction, le garçon était plutôt du genre impulsif et soupe au lait. On craignait ses engueulades et sa mauvaise foi. Certains témoignages d'anciens collaborateurs arrivaient au compte-gouttes : on saluait son courage, son talent, sans oublier de mentionner subrepticement son sale caractère. Avec lui, les procès aux prud'hommes étaient inévitables, ils les perdaient invariablement depuis trente ans. Mais enfin, les raisons de son assassinat dans un lieu public en pleine journée demeuraient un mystère. Sous couvert de l'anonymat, un ancien délégué syndical s'était exprimé au journal de 20 heures : il ne croyait pas à une vengeance de salariés éconduits. En substance, on comprenait que Robineau aurait mérité un coup de poing viril ou un entartage crémeux, mais une balle en plein cœur. La piste d'une organisation d'extrême gauche ne tenait pas la route non plus. On lorgnait plutôt du côté de Pékin. Au journal de 23 heures, le représentant européen du consortium, un Asiatique à tête de Mongole, avait rendu un hommage vibrant à Robineau qui, depuis le début de l'année, avait constitué un réseau de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maison d'édition spécialisée dans les livres d'art. Sophie Guerlain employait deux autres personnes. Sur son site Internet, elle vantait la qualité de service de son agence, la proximité avec ses clients. Ici, vous étiez entre amis : « Une structure à taille humaine, flexible et toujours prête à vous aider. » On se serait cru dans une association caritative, chez les Petites sœurs des pauvres. J'avais pris rendez-vous en me faisant passer pour un fabricant de blousons en cuir basé à Millau qui cherchait à développer sa communication. Au téléphone, j'avais eu une fille qui avait patiemment enregistré mes coordonnées. Et miracle, Sophie Guerlain m'avait rappelé pour me confirmer un jour et une heure.

Mon petit speech sur la difficulté de distribuer mon blouson en peau avait séduit. En sonnant à l'interphone, une voix m'ordonna de monter. Leurs bureaux se trouvaient au troisième étage. Une étudiante revêche m'ouvrit la porte et me fit directement pénétrer dans une salle d'attente. Effectivement, le cabinet semblait serein, comme si la crise ne l'avait pas atteint. Le mobilier n'était pas ostentatoire. Tout était fait pour mettre en confiance. Le chef d'entreprise soucieux de ses économies pouvait signer un contrat sans sourciller : il sentait que son argent ne serait pas inutilement dépensé. Pas de sculptures grotesques, de toiles modernes, de parois en plexiglas, d'affiches tapageuses. Sophie Guerlain me reçut dans un bureau très classique. S'il n'y avait eu le bruit du boulevard Raspail, on aurait pu se croire dans l'ancre d'un médecin de province des années cinquante. Au fond de la pièce, une bibliothèque garnie d'ouvrages scientifiques, j'eus le temps d'enregistrer quelques titres : *Les cycles du ciel, Astronomie et poésie, Demain, Pluton* et l'étrange *La face cachée de la Lune*. Seule la circulation extérieure nous ramenait à la réalité de 2008.

Sophie Guerlain me jugeait ; par principe, elle ne refusait aucun client, mais celui qui se tenait devant elle ne lui inspirait pas tellement confiance, je le voyais à sa tête. Cette femme-là avait un instinct développé, une réserve et une force de caractère qui séduisaient. J'avais pourtant mis mon plus beau costume et ma cravate en tricot bleu marine. Avec quarante kilos de moins, je pouvais vaguement ressembler à Jean d'Ormesson que j'avais croisé rue de Sèvres au volant de son cabriolet Mercedes. Ces artifices ne suffiraient pas à amadouer cette belle trentenaire qui ne se laissait pas mener par le bout du nez. Elle me désarçonna d'emblée.

– Bonjour monsieur, ravie de vous rencontrer. Asseyez-vous et dites-moi ce que vous me voulez... Parce que vous ne venez pas de Millau pour que je fasse la promotion de vos blousons en peau, n'est-ce pas ? Vous voulez, quoi, monsieur... comment déjà ?

– Beaumont, Joss Beaumont, fis-je un peu piteusement comme l'agent secret de Sa Majesté.

Elle esquissa un sourire, trouvant ma réplique de très mauvais goût. Sophie Guerlain avait une assurance naturelle. Je ne savais pas où elle avait appris à se tenir, mais tout son corps exprimait une distinction. Il y a des femmes qui se tiennent droites, dont le moindre geste est empreint d'élégance et de sévérité. Elle n'était pas apprêtée comme les filles de bonne famille qui singent les manières guindées de leur mère ou de leur grand-mère. Des générations entières de chiennes savantes. Son charme résidait justement dans sa sincérité brutale. Je n'arrivais pas à comprendre comment une fille aussi délicieuse avait pu coucher avec Robineau, le vendeur de voitures d'occasion.

- Vous me voulez quoi exactement ?
- Je suis détective privé et j’enquête sur le meurtre d’Antoine Robineau.
- Comment avez-vous eu connaissance de mon existence ?
- Par sa femme.
- Toujours aussi timbrée à ce que je vois. Et vous la croyez ?
- Disons que je suis bien obligé de ne négliger aucune piste. Vous n’êtes pas sans savoir que Mmonsieur Robineau a été abattu en plein salon de l’automobile, et que ni la police ni moi n’avons trouvé l’assassin. Qu’en pensez-vous ?
- J’en pense que vous ne devriez pas vous fier aux dires d’une veuve qui délire. Que vous a-t-elle raconté sur moi ?
- Que vous avez été la maîtresse de son mari pendant quelque temps !
- Rien que ça ! Non mais, vous me voyez vraiment avec Robineau ? Il aurait pu être mon père.

Je pris ce coup-là pour ma pomme. Ma différence d’âge avec mon avocate était quelque peu indécente. Je m’étais toujours refusé de sortir avec des femmes plus jeunes que moi, je trouvais ça avilissant. Je me souviens qu’il y a encore deux ans, je me moquais ouvertement de ces vieux beaux au bras de jeunettes : moi, je ne tomberais pas dans ce travers moderne. Et bingo, j’étais dans cette situation, à la différence près que mon avocate gagnait mieux sa vie que moi et que j’étais totalement dépendant d’elle. Mon objectif était l’ouverture d’un compte bancaire en commun. Ma sécurité financière m’obligeait de passer par là.

- Vous n’avez jamais été la maîtresse de Robineau ?
- Non, pourtant, lui n’a jamais lâché prise. C’est pourquoi j’ai quitté ce constructeur d’automobiles et que je me suis mise à mon compte. Je ne le regrette pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



la capitale, les entraîneuses albanaises arrivées par containers, cette banale foire aux horreurs n'avait pas cours rue Saint-Gilles. J'observai depuis cinq minutes l'astucieux manège d'une rousse qui avait jeté son imposante chevelure sur un homme en costume de tweed. Il n'en menait pas large. Le champagne Bollinger et les cuisses vibrantes de l'Anglaise l'avaient déridé. Il ne détachait pas son regard de cette fille qui avait fait de lui un pantin. La nature humaine est mystérieuse. Cet homme ressemblait à une peluche désarticulée. Il devait diriger une importante société, un cabinet d'avocats ou conseiller de grandes banques, il avait été élevé dans une famille bien sous tous rapports, avait suivi une scolarité prestigieuse et se retrouvait, un soir d'octobre, la langue pendue aux désirs d'une rouquine perverse qui le lessiverait. Cette mascarade me plaisait. J'imaginai très bien Robineau au milieu de cette cour des miracles, tentant d'oublier sa Sophie Guerlain dans les bras d'une charmante serveuse. J'étais au bar depuis une quinzaine de minutes quand une fille s'approcha de moi avec l'intention de vider mon compte en banque. C'était le genre de blondes qui font sensation aux États-Unis dans les séries télés. Elle n'avait pas de chance. Je fuyais la chaleur californienne.

– Bonjour. C'est la première fois que vous venez ici ? me questionna-t-elle avec un léger accent allemand.

– Oui, en effet. On m'a conseillé cette adresse.

– Comment trouvez-vous l'ambiance ? Chaleureuse, n'est-ce pas ?

– Oui, très. Le personnel est superbe.

– Merci. Monsieur Paul a l'œil d'un esthète, il était photographe avant de se lancer dans la restauration.

Elle avait une façon marrante de parler de ce claque comme d'une brasserie de la porte Maillot.

- Vous m’offrez à boire ?
- Évidemment.
- Une bouteille de Bollinger, Hector.

Et là, un collègue du portier, un Africain en costume de pingouin, vint nous apporter une bouteille. J’en étais déjà à cent euros de ma poche pour l’entrée, le champagne allait sérieusement alourdir la facture. Deux heures plus tard, sur les conseils de ma Pamela Anderson de Düsseldorf, j’avais recommandé une autre bouteille de champagne et mon ticket de carte bleue affichait la somme rondelette de 1 350 euros. J’avais demandé une facture, Nadège Robineau me valait bien ça. Nous avions parlé avec Ingrid – elle s’appelait Ingrid ce soir-là – comme deux copains qui ne s’étaient pas revus depuis longtemps. Elle avait de la conversation. Elle connaissait le vignoble corse, avait lu Blondin et Nimier à la faculté de Karlsruhe, avait un faible pour Haedens et ne comptait pas faire ce boulot toute sa vie. Si nous voulions aller plus loin, les messieurs pouvaient donner rendez-vous aux serveuses à l’extérieur de l’établissement dans les palaces de leur choix. Je ne savais pas si Monsieur Paul prenait une commission sur ces extra. Le système était bien rodé. Je déclinai l’offre, elle semblait le regretter. Elle avait perdu sa soirée.

Quand je sortis du *Byblos*, le videur me sourit.

– Alors, monsieur Beaumont, vous avez apprécié ? Vous saluerez de ma part François. Dites-lui que ma sœur a ouvert un restaurant à Bagnolet.

Il se marrait.

J’avais rejoint ma Vespa recouverte de givre. Je mis plusieurs minutes à détacher ce foutu cadenas et à démarrer ma guêpe

italienne. Trente minutes plus tard, j'étais dans mon lit. Mon avocate ronchonnait. Cette soirée avait été très instructive : Ingrid connaissait Antoine Robineau. Il fréquentait assidûment *Le Byblos* alors qu'elle venait d'y être embauchée, en 2000. Robineau était un habitué et on racontait qu'il avait eu une liaison avec une fille de l'Est. Elle ne se souvenait plus de son nom. De toute façon, elle ne l'avait jamais vue. Une Roumaine qui avait, paraît-il, des jambes interminables. L'une des attractions fétiches de Monsieur Paul. Je m'endormis comme un nouveau-né, rêvant d'une promenade sur les bords de la Volga. C'était l'hiver, les nuages à la texture duveteuse se reflétaient dans le fleuve gelé, je marchais une chapka sur la tête tenant la main d'une blonde complètement nue qui mesurait un mètre de plus que moi, puis soudain, elle me lâcha la main et se mit à courir à pas de géante. Elle disparut au loin, me laissant seul dans un paysage de désolation. Je me retournai tout à coup et je vis un grand noir en tenue de guerrier Massai me lancer une lance empoisonnée. Quand mon avocate me réveilla.

– Joss, il est déjà 8 heures, je pars travailler. Ce soir, nous dînons ensemble, tu n'as pas oublié ?

Elle me déposa un baiser sur le front.

– Qu'est-ce que tu as gigoté cette nuit ! Faut dire que tu t'es couché à trois heures du matin... Salut, à ce soir.

Le Bollinger avait engourdi mes réflexes. Je lui souriais bêtement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

provinciale, presque rurale.

Je rentrais dans un café où trois retraités commentaient l'actualité de la veille. Toute la soirée était passée en revue, avec un intérêt prononcé pour les sujets télévisuels, les raisons de l'audimat en berne de tel animateur, l'échec de telle émission ou la prestation d'un membre du gouvernement. Aucun thème de fond n'était mis de côté. Les problèmes les plus sérieux étaient décortiqués avec une certaine justesse. Un grand-père en bleu de travail analysait le retour de Patrick Sabatier et ses conséquences sur la grille de l'année prochaine. Quand je pense que l'on payait des fortunes des *media planner*, alors que trois pépés, cigarettes roulées au bec, avaient plus de *vista* ! Si les annonceurs avaient connu leur existence, des économies considérables auraient pu être réalisées. Évidemment, il fallait se lever tôt et fréquenter les troquets de banlieue.

– Drucker n'a qu'à bien se tenir. Il doit avoir les chocottes car quand tu as Sabatier derrière toi, tu te méfies. Le garçon n'a pas passé vingt ans au placard pour faire de la figuration. Je vous le dis, les gars, qu'il commence gentiment par une émission mensuelle, un jeu le week-end et puis crac, il reprendra le dimanche en intégralité et il nous fera une carrière à la Jacques Martin. Je l'aimais bien Martin et Pino Lattuca aussi.

J'avais réussi à rentrer dans leur conversation en me rangeant à chaque fois derrière les avis du docteur ès médias en crise. J'avais payé ma tournée, ce qui favorisait mon intégration. On ne m'avait pas tout à fait adopté, mais je ne gêmais plus les habitués. J'en étais à ma troisième bière et j'avais une envie pressante de pisser. Dans les toilettes pour hommes, le patron avait affiché l'horoscope du jour découpé dans *Le Parisien*.

Toutes les techniques commerciales étaient bonnes pour attirer le client. Parfois la chance sourit à ceux qui se lèvent tôt.

Ce fut mon cas. À mon retour des pissotières, la conversation avait pris une tournure qui me plaisait.

– Il paraît qu’il y a eu un cambriolage dans le beau quartier avant-hier. La villa d’un banquier, à ce que l’on m’a dit. Tiens, une maison pas très loin de celle de l’Espagnol. Les journaux n’en parlent plus, de cette histoire-là.

Innocemment, je rentrais dans l’arène.

– Ce ne serait pas Rodriguez ? Je me souviens d’avoir vu ça à la télé, il habitait dans le coin ?

– Oui, enfin côté chic, pas côté prolo. Triste histoire quand même. Ils n’ont jamais retrouvé sa femme. Ils avaient un gamin, en plus. Tu te souviens Marcel, de Bernard, leur chauffeur ? On l’a jamais revu celui-là, il a dû perdre son boulot dans cette histoire.

– Vous le connaissiez ?

– Parfois il venait prendre un verre ici. Un ancien légionnaire, un peu jugulaire, jugulaire, mais bon, pas désagréable, pas le type causant non plus. Il était sacrément balèze en tout cas. Un jour, je l’ai vu soulever les roues arrière de la Mercedes pour amuser les gamins qui revenaient du collège. Vous voyez le genre ?

– Oui, très bien.

Je saluai mes camarades et retournai sur la capitale avec un regard neuf sur cette affaire. Ma Vespa, plus motivée que jamais, atteignit 90 km/h sur la voie Georges-Pompidou. Elle sentait son propriétaire prêt à accomplir de grandes choses. Gentille fille,

elle voulait participer à mon succès ! En arrivant à mon bureau, j'appelai le commissaire Tabourin, l'équivalent des renseignements téléphoniques, plus efficace que le regretté 12. Samira me dévisagea, se demandant si elle avait bien fait d'accepter ma proposition de travailler avec moi. Je ne m'étais pas rasé, j'avais gardé ma parka sur le dos et mon casque sur la tête. Tabourin criait dans le combiné et je ne comprenais pas pourquoi je ne l'entendais pas. Après avoir libéré mes oreilles, je pus enfin discuter calmement.

– Tu connais un certain Bernard, le chauffeur de Rodriguez ?

– Non, mais je ne suis pas sur cette affaire. Tu es au courant que je travaille aux stupéfiants, cachets et drogues en tous genres ? Les meurtres de chefs d'entreprise ne m'intéressent pas, ce n'est pas mon rayon. La police, ça ressemble au BHV. Le CAC 40 pourrait bien être décimé que je m'en foutrais complètement. Moi, je traque les dealers. Chacun sa spécialité, et si je te donne des infos, c'est parce que j'ai encore des amis dans cette maison penchée. C'est compris ?

– Ne voudrais-tu pas te renseigner sur ce Bernard, une dernière fois ?

– Oui, c'est ça, prends-moi pour un con. Je suis la risée de la PJ : je rencarde Merlin et toi. On ne m'appelle plus l'auxiliaire de police, mais l'auxiliaire des médias.

Il était content de son bon mot, j'abondai dans son sens. Vingt minutes plus tard, il me rappelait.

– Bon, écoute bien, je ne vais pas répéter. Ton Bernard a été entendu au début de l'enquête. C'est un ancien para, il a été garde du corps de plusieurs autres chefs d'entreprise avant de travailler exclusivement pour Rodriguez à temps complet. Il se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



méfier de ses sautes d'humeur et de son tempérament brouillon. Mais là, quelque chose clochait dans son attitude. Il semblait avoir vraiment peur et il portait une improbable veste d'une couleur qui me rappelait ma défunte Peugeot 404. Un marron tirant sur le bronze.

– Joss, mon heure est arrivée, fit-il à la façon de ces élèves comédiens qui surjouent les tragédies du répertoire.

– Tu es souffrant ? rétorquai-je avec une pointe d'ironie.

– Ne plaisante pas, ce n'est pas le jour. Je n'ai pas le cœur à ça. Je serai bientôt mort. Tu iras fleurir ma tombe, Joss, promets-moi de prendre soin de mon petit et de ma femme.

– Tu n'en fais pas un peu trop, là ?

– Ah, bien sûr, parce que toi, tu n'aurais pas peur, peut-être ?

Je commençai à retrouver le Merlin grandiloquent et timbré. L'homme des paradoxes. Peu à peu, je vis son visage rosir, ses doigts bouger à la manière d'un concertiste, son corps dodeliner. Son débit se faisait plus rapide, ses mots plus précis et sa fougue revenait au galop. Si bien que je ne pus l'arrêter. La machine était lancée. Il était mû par une mécanique survoltée. Rien, ni personne, ne pouvait stopper son délire. Parce qu'il délirait sans aucun doute.

– Ah, quand il s'agit d'une femme trompée, tu accours, d'un industriel dans le besoin, tu voles ! Je t'ai connu plus sensible, plus social, Joss, tu me fais de la peine. Le succès de ton agence t'a transformé, tu n'es plus l'homme qui doutait de son talent, l'enfant qui rêvait de devenir un grand écrivain... Tu veux que je te dise ? Tu t'es gâché. Alors, moi, je t'appelle à la rescousse, et toi, que fais-tu ? Tu persifles !

– Enfin François...

– Tais-toi, tu n’as aucune excuse. Tu ne lis donc pas les journaux ?

– Pourquoi ?

– Tu oses demander pourquoi ? C’est le monde à l’envers. Tu veux que je te dise, tu fais un déplorable enquêteur. Autour de moi, c’est l’hécatombe, on meurt dans les salles de rédaction et, toi, tu ne bouges pas le petit doigt. Tu m’attristes. Pas un coup de fil depuis une semaine, tu veux ma mort ? Et moi qui voulais que tu sois le parrain du petit !

– Mais qu’est-ce que tu racontes ? Ton fils a douze ans et je te rappelle que son parrain est ton propre frère.

– N’esquive pas tes responsabilités. Tu as eu tort. Te le pardonnerai-je un jour ?

Après ses échauffements vocaux, cette légère mise en jambe, on n’entendait plus que lui dans le bistrot. Au comptoir, les balayeurs sénégalais ne perdaient pas une miette du spectacle. Ils avaient l’air d’apprécier la comédie du petit homme, comme ils l’appelaient entre eux. Merlin aurait fait un tabac dans les théâtres de Dakar. Il m’avait bien eu. Deux minutes auparavant, je l’imaginais malade et là, il exultait, conspuant à la fois ses patrons, une bande d’incapables, ses lecteurs, des abrutis, le gouvernement laxiste et mon amitié intermittente. Le tableau avait de quoi réjouir les amateurs de dinguerie. Je retrouvais Merlin en pleine forme. Il avait commandé un croissant et un pain au chocolat qu’il engloutit d’un même élan, enfournant dans sa fine bouche les viennoiseries graisseuses avec voracité. Il avait une particularité physiologique : il mangeait sans faim et écrivait sans raison. C’était une sorte de gymnastique. Son appétit ne connaissait aucune limite.

Moi qui avais un faible pour la charcuterie devais me rationner sous peine de ne plus rentrer dans mes pantalons.

Merlin pouvait s'empiffrer à s'en déchirer la panse, il ne grossissait pas d'un seul gramme. Il avait conservé le même gabarit de gringalet qu'à vingt ans. J'eus droit à son flot de lamentations habituelles, sur la presse qui se meurt, sur l'époque gangrenée par la médiocrité, etc.

– Je ne te parle pas des jeunes, oui, les stagiaires. Tu verrais ce qu'est devenu ce métier, une infamie.

Je connaissais par cœur le refrain d'une profession dévastée par « la soif de l'argent et la fin des espérances ». Merlin avait le sens de la formule, il les enfilait sans craindre le ridicule. Ses papiers complexes, vitreux aurait dit notre ancien rédacteur en chef Antoine Lemercier, continuaient pourtant d'attirer quelques fans. Il était le spécialiste du fait divers dans un quotidien national à gros tirage. Son ancienneté, sa mauvaise humeur et sa fidélité à ce canard aphasique le mettaient à l'abri des différentes charrettes. Ses successifs patrons considéraient le fait de le garder dans leur équipe comme le signe d'une grande liberté de pensée. Merlin, sans le savoir, était devenu le baromètre de la presse. L'avoir à ses côtés était la garantie de ne pas se faire attaquer sur le terrain boueux de l'indépendance. Il le savait et en jouait pour obtenir petits privilèges et grosses gratifications.

Les deux éboueurs nous quittèrent en nous remerciant pour cette joute oratoire. Il y avait du griot dans Merlin. Il avait continué à proférer des insultes contre son collègue Morisset, un arriviste de soixante ans dont la prudence vis-à-vis du pouvoir l'exaspérait. Ces deux-là se chamaillaient depuis trente ans par journaux interposés, mais le hasard des regroupements les avait réunis dans la même rédaction. Ensuite, Merlin s'était attaqué

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En décembre, il faisait nuit noire dès six heures du soir.  
Merlin était injoignable.

J'avais bu ensuite un café dans un bar du VIII<sup>e</sup> arrondissement, un minuscule troquet, pas plus grand qu'une chambre de bonne. Une odeur d'huile rance embaumait le lieu. La patronne, une Auvergnate à la mâchoire désaxée, parlait avec l'accent belge ; elle ne vous fixait jamais, son regard était perdu derrière la vitrine de son établissement, vers un insondable ailleurs. À quoi rêvait-elle ? Au Mont-Dore ou aux plages de la mer du Nord ? Au comptoir, les mêmes hommes sans attache, sans passé et sans avenir. La population habituelle des bars quand le soleil se couche et que les solitaires sortent de leur terrier. Un VRP tenait à sa main droite une grosse valise remplie de prospectus et dans l'autre main, il serrait très fort une chope de bière de peur qu'on ne la lui vole. Il ressemblait à ces millions d'hommes qui ne prennent plus soin de leurs dents, de leurs cheveux et de leurs mains. Il était négligé, mais à quoi bon se pomponner ? Il faut des illusions pour ça. À côté de lui, une vieille femme surveillait la patronne ; elle buvait une Suze et empestait l'eau de Cologne vendue par bidons de deux litres. J'étais bien entouré avec mes compagnons d'infortune.

Je repensais à cette histoire de Merlin. Comment un type doté d'une imagination aussi fertile s'était résigné à la rubrique des faits divers dans ce quotidien insipide ? En réalité, il prenait son pied dans cet exercice que je trouvais fastidieux et avilissant. Nous ne placions pas l'honnêteté intellectuelle au même niveau. Notre système de valeurs avait divergé au fil du temps. Je restais malgré moi un indécrottable utopiste. Mes échecs successifs ne m'avaient pas sevré. J'étais encore prêt à faire confiance, à croire dans la bonté humaine. Merlin me prenait parfois pour une midinette. Il considérait mon métier de

détective comme le seul moyen que j'avais trouvé pour « éviter mon destin ». « Moyen romantique », ajoutait-il.

Depuis trente ans que nous nous connaissions, il me répétait toujours la même phrase : « Tu es plus intelligent que tu ne le crois mais moins que tu ne le penses. » Va comprendre cette réplique obscure dont il avait toujours gardé le secret. Il parlait par aphorismes. J'avais réglé mon café. En sortant du bar, j'avais descendu les Champs-Élysées abondamment illuminés pour les fêtes. Les retardataires effectuaient leurs dernières emplettes de Noël avec le sentiment rassurant de se faire arnaquer. Un Noël réussi, c'est payer le prix fort pour des produits sans grande valeur, exploser son budget, exister coûte que coûte dans une société qui a tendance à vous absorber, à vous faire disparaître. Au final, cette façon de consommer, excessive et boulimique, n'était pas si bête que ça. « La surconsommation libère les phéromones ! » C'était là encore une théorie de Merlin. Ma fiancée m'avait passé un coup de fil. Son père tombait peu à peu dans la dépression. Il n'avait plus goût à rien. Il s'était plaint toute sa vie d'un labeur trop ingrat, maudissant le destin de l'avoir fait naître au milieu des champs de maïs. Et pourtant, à la veille de mourir, il aurait donné toute sa fortune pour remonter sur un tracteur, faire une dernière fois les moissons ou s'occuper de ses bêtes. Il me faisait penser à ces ouvriers dont on a délocalisé les usines dans des pays où le salaire mensuel se limite à trois chiffres, leurs patrons rêvant à des contrées encore plus lointaines où les fiches de paie n'excèdent pas deux chiffres, paradis artificiel des affairistes. Ces hommes et ces femmes qui avaient été humiliés par des années d'enfer, pleuraient presque toujours la disparition de leurs sites industriels comme s'il s'agissait de la perte d'un enfant ou d'un animal de compagnie. Je m'étais juré de ne plus jamais redevenir salarié. Quelle déchéance que vendre à bas coût sa force de

travail. Je pensais que Merlin avait cédé à peu de frais son âme au diable, qu'il cachetonnait pour des puissants. Je me rassurais en me disant que, moi, j'étais un homme libre. À bien y réfléchir, j'étais aussi lié que Merlin dans son journal. Pour boucler mes fins de mois, j'acceptais n'importe quelle filature pourvu qu'elle paye mon loyer.

En novembre, j'avais épié une journaliste vedette de la télévision. Mécontente de ses scores d'audience, la chaîne m'avait invité, par l'intermédiaire d'un cabinet de conseil, à suivre cette trentenaire dans ses moindres faits et gestes. Les dirigeants étaient persuadés que la jeune femme était rémunérée par une chaîne concurrente pour saboter le journal, escamoter les mots, ânonner maladroitement le prompteur, enfin saloper son boulot. En réalité, la crise était plus profonde. Ce n'était pas la forme mais bien le fond des journaux télévisés qui dérapait. Mais celui qui aurait eu l'audace, l'outrecuidance de le dire serait passé pour un révolutionnaire, un dangereux agitateur. L'époque était à l'accalmie des idées et au renoncement. Je m'étais endormi sur mon canapé.

Les premiers flocons voltigeaient dans les airs. J'étais épuisé. Avais-je eu raison de me lancer dans cette activité de détective privé ? Et si Merlin avait vu juste, si j'étais passé à côté de mon destin ? Mon farouche désir de ne pas plier, d'être un homme libre, n'avait été qu'un leurre. Je me rendais bien compte que mon acharnement à être différent des autres n'était que le fruit d'une indécision sottise et d'un esprit errant au gré des situations. Enfant déjà, je m'ennuyais à l'école, sur un terrain de sport ou dans ma chambre. Toute ma vie, je l'avais gaspillée. Je portais en moi les gênes de la paresse et de l'arrogance, le terreau mouvant des lymphatiques. Je m'étais nourri d'un paquet de chips par lassitude. Je mangeais toujours

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



raconté dans le détail sa rencontre avec Tanquerelle en octobre 1961 à Alger.

Avant de s'installer dans le Berry, Lemarchand n'avait pas toujours soigné des vaches et des chèvres. Il avait joué des coudes dans les Aurès par désœuvrement et patriotisme avec le grade de sous-lieutenant, comme l'ex-président amateur de cochonnailles et de bière mexicaine. De ces luttes anciennes, il était revenu amer. Il avait eu cette phrase splendide : « Les combats inutiles sont des bouées de sauvetage pour certains hommes qui rêvent d'action et d'exotisme. Je faisais partie de ceux-là. » En l'observant, confortablement installé dans son Chesterfield, un verre de bourgogne à la main, on n'imaginait pas ce pépé crapahuter dans la montagne, interroger à la gégène et risquer sa peau dans les ruelles d'Alger. Le temps avait fait son travail de sape ; lentement, les mauvais souvenirs s'étaient effacés. Il m'avait avoué que certaines nuits, il revoyait la baie d'Alger dans sa beauté originelle, le soleil illuminant ce coin de paradis et les femmes se faufiler dans la vieille ville dans un flottement de djellabas.

– Voyez-vous, monsieur Beaumont, mes souvenirs sentent l'orange et les épices, je n'entends presque plus le bruit des rangers et des explosions.

– Tanquerelle avait-il continué le combat en France par divers moyens, notamment en commettant des attentats terroristes ?

– Monsieur, vous avez lu trop de livres. La guerre d'Algérie a anéanti toute une génération. Croyez-vous vraiment que nous étions assez fous, une fois revenus en métropole, pour remettre le couvert dans des combats d'arrière-garde ? Nous n'étions pas aussi romantiques. Nous étions surtout très fatigués et nous avions envie de nous amuser. Tanquerelle, le premier. C'était un

charmant camarade, toujours prêt à faire la nouba et à montrer ses fesses au premier passant.

– À Paris, dans les journaux, il passait pourtant pour un ancien para particulièrement vindicatif et réactionnaire.

– Oui, je sais, ça l’amusait. À trente ans, il faut bien se déguiser, se trouver des carapaces, exister enfin. Ce sont des gamineries bien compréhensibles. Je n’imagine pas un seul instant Tanquerelle mêlé à l’OAS, ce n’était pas un idéologue. D’ailleurs, il ne comprenait rien à la géopolitique. Il s’est lancé corps et âme dans la presse automobile avec un certain succès qui m’a surpris au début. Il a inventé une nouvelle forme de journalisme. C’était très moderne pour l’époque, vous savez. Et puis, il a préféré les constructeurs aux fellaghas : ils étaient moins coriaces, quoique...

– Connaissez-vous Esteban, Merlin et Bistingo ?

– Ces noms ne me disent rien, mais je suis âgé et ma mémoire flanche parfois.

Je n’avais pas l’impression que Lemarchand avait des pertes à ce niveau-là : son cerveau d’âge canonique fonctionnait à merveille. Se foutait-il de ma gueule ? Me cachait-il quelque chose ou disait-il simplement la vérité ? À l’entendre, ils avaient été de simples camarades de chambrée. La guerre terminée, chacun était retourné à ses occupations, Tanquerelle à faire mumuse avec ses bolides et Lemarchand à soigner ses bêtes et sillonner la campagne berrichonne au volant de sa Range Rover.

– Une dernière question, si vous me le permettez : vous étiez toujours en contact avec Tanquerelle ?

– Évidemment ! Il m’a appelé quelques jours avant son accident en février. Nous avions l’intention d’écrire un livre sur la cuisine marocaine. Nous étions de fins gourmets, on

s'échangeait souvent nos recettes.

– Vous a-t-il paru inquiet ?

– C'était un garçon perpétuellement inquiet...

En ressortant de chez Lemarchand, je n'étais pas plus avancé. Au pire, j'avais perdu deux heures. Au mieux, j'avais l'esprit encore plus embrouillé. La personnalité de Tanquerelle m'était toujours aussi opaque. Qui se cachait derrière ce type ? Le vétérinaire ne m'avait pas tout dit. Il était assez malin pour me tenir à bonne distance. J'avais aimé son couplet sur la douceur de vivre au bord de la Méditerranée au début des années soixante. Tanquerelle et Lemarchand avaient été de vrais compagnons d'armes, de ceux qu'on appelle en pleine nuit lorsqu'on a, par mégarde, assassiné son épouse ou son banquier. Et puis, je n'avais pas trouvé ce Lemarchand très curieux sur les autres disparitions. Y avait-il pour autant un lien entre ce passé douteux en Algérie et cette série de cadavres ? Quarante ans plus tard, ça semblait peu probable. Les protagonistes commençaient à mourir et le travail de mémoire n'intéressait guère que quelques historiens.

Dans le train du retour, j'étais presque seul dans le compartiment. Je pouvais, cette fois-ci, déplier mes jambes sans gêner une mémère acariâtre. Plus le train approchait de Paris, plus le temps semblait se dégager. Ce n'était pas encore un beau soleil d'hiver mais les toits n'étaient plus recouverts de givre. Gentiment, je m'assoupissais, lové par le rythme saccadé du train régional. Je repensais à Merlin, à ses lubies, à ses frasques et à son amitié de toujours. Au début des années quatre-vingt, il avait été embauché dans un mensuel agricole dont les tirages suscitaient la convoitise – le monde rural n'avait pas encore connu sa longue descente aux enfers. Les paysans avaient une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commencé à boire. Deux poivrots locaux nous accompagnaient à l'autre bout du comptoir. Quand sur le coup de minuit, la boîte fut envahie par des dizaines d'Écossais. En dix minutes, cette aire de désolation était devenue l'endroit le plus sympathique de la région. Merlin s'était jeté au milieu d'un groupe d'étudiantes aux premières notes du tube *Heaven must be missing an angel* de Tavares.

Je ne sais pas comment il s'était débrouillé, mais il avait été adopté ; son accent comique et ses pas de danse virevoltants avaient fait de lui la mascotte de la soirée. Les Écossaises avaient visiblement le sens de l'hospitalité et les Français, l'obligation de se montrer à la hauteur. Nous étions jeunes et, malgré nos physiques biscornus, Merlin, minuscule boule de nerfs, et moi, large comme une porte cochère, avons hissé cette nuit-là le drapeau tricolore de bien belle manière, rappelant à l'occasion que le panache et la galanterie française n'étaient pas morts. Nous étions là pour y veiller.

Je roulais depuis bientôt trois heures. Ma Chevrolet réclamait seulement sa ration de Super à intervalles réguliers. Elle gardait le cap vers la Haute-Savoie. Je déteste la montagne. Le moindre monticule me fait horreur. Les pics enneigés éveillent chez moi une profonde déprime. Mon avocate rêve d'un chalet au bord des pistes. C'est un motif de séparation sur le champ.

Depuis le début de cette enquête, toutes les personnes se prêtaient de bonne grâce à mes interrogatoires. Le vétérinaire de Vierzon, la fille Tanquerelle, le frère de Merlin et maintenant cet abbé Gaspard qui m'accueillait à bras ouverts. On dit les Français méfiants, je les trouve très coopératifs. L'institution était enfouie dans un village d'à peine cent âmes. Aucun

panneau n'indiquait la présence d'un collège. L'abbé m'avait fourni un itinéraire précis. Ma surprise fut totale quand ma Chevrolet se planta devant la grille d'entrée. Mon manque de professionnalisme éclatait au grand jour. J'aurais pu me renseigner sur ce collège au lieu de partir bille en tête. L'institution était fermée au public. Même si nous étions en période de vacances scolaires, cette grande bâtisse au crépi défraîchi n'avait pas accueilli d'enfants depuis plus de vingt ans. La grille était recouverte d'une vigne vierge qui masquait la moindre parcelle de lumière. En descendant du break, je trouvai une cloche nichée dans le mur. Je l'actionnai vigoureusement. Qui aurait bien pu me répondre ? Ce collège fantôme dormait profondément. J'étais prêt à rebrousser chemin. Un plaisantin, cet abbé Gaspard, qui m'invite à déjeuner et, cinq cents kilomètres plus tard, me laisse en plan devant une forteresse inhabitée depuis un quart de siècle. Je m'étais rassis dans mon break que cette balade hivernale avait mis de mauvaise humeur.

Quand la grille s'ouvrit lentement... Un centenaire en robe de bure me faisait signe. L'abbé Gaspard appartenait à une race disparue, celle des religieux des campagnes, bon sens et franc-parler, goupillon et bien-manger. Ce n'était pas le genre d'homme à partir dans des controverses théologiques ; sa mission consistait à aider les villageois, à trouver des solutions pour réparer le toit de la chapelle ou à organiser le ramassage scolaire. Aussitôt dans ses murs, il m'avait installé devant une soupe de pois cassés. Sa ressemblance avec Jacques Villeret aurait fait un malheur dans les shows télévisés du vendredi soir. Un air enfantin, le regard frisottant et une diction comique, ce Gaspard avait certainement des origines italiennes car son accent chantant était un joli assemblage de lenteur suisse et d'électricité transalpine.

– Monsieur Beaumont, yé suis content de vous voir.

Il ponctuait chacune de ses phrases d'un hochement de tête.

– Yé né sors plus beaucoup.

– Vous vivez seul dans cette grande maison ?

– Nous sommes oune dizaine des religieux à se partager les soixante pièces.

– Où sont les enfants ?

– Ah, ils sont partis... Notre établissement a fermé ses portes en 1988. Nous avons pourtant accueilli jusqu'à quatre cents élèves après la guerre. Lé village était trop éloigné des grandes villes du département et nous avons subi la concurrence d'écoles privées plus modernes. Vous voyez, même nous, nous avons été confrontés à la délocalisation.

Il se mit à rire de bon cœur, tout en gobant une louche de pois cassés.

– Cher abbé, je vous remercie de m'accueillir. Vous connaissez le motif de ma visite...

– Oui, oui, ne perdons pas de temps, vous avez raison. Yé retrouvé une photo où Tanquerelle et Merlin sont ensemble, également le duplicata d'un carnet de notes avec les appréciations des professeurs. Y'enseignais la géographie, l'histoire et le français. Pour tout vous avouer, yé n'ai pas eu François Merlin en classe avec moi. Il semble que yé sois arrivé l'année où il quittait notre établissement. Quant à Tanquerelle, comment vous dire ? L'institution s'est séparée de lui.

Je pris possession de ces documents comme s'ils allaient me péter à la figure. Sur une vieille photo jaunie et écornée, je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



pourquoi sa carrière avait décollé. Je n'étais pas dupe de son ambition démesurée. Ce club avait servi ses intérêts. Il aurait pu au moins m'en parler. Morisset m'avait quitté, le regard triste. Il m'avait dit de contacter Albert Holin. Il en saurait peut-être un peu plus.

Holin avait été le fondateur d'un magazine économique à la fin des années soixante-dix, une revue pour boursicoteurs du dimanche où l'on vous explique comment devenir un as de la finance. Ce précis du petit économiste en herbe était toujours présent dans les kiosques et ses ventes se maintenaient à un niveau convenable. Holin avait cédé sa place de directeur général à sa fille aînée, un haut fonctionnaire qui avait préféré l'entreprise familiale aux sirènes préfectorales. Toutes les démarches que j'entreprenais en valaient-elles la peine ? Merlin m'avait menti. Ses opinions politiques, je les connaissais : il aimait exposer ses vues nationalistes, il savait que je ne croyais pas à ces balivernes. Ma grille de lecture de la société n'était pas aussi embrumée que la sienne. Je ne comprenais toujours pas pourquoi il m'avait caché son appartenance à ce club. Avait-il eu peur de ma réaction ? Voulait-il me ménager ? Pensait-il que cette adhésion remettait en cause notre amitié ? J'avais envie de tout abandonner, de laisser Merlin et ses camarades dans leurs cimetières respectifs. Et puis je me ressaisis : le petit aurait besoin de savoir, un jour. Holin vivait dans un hôtel particulier de Versailles. Il me reçut l'après-midi même. Je lui avais seulement dit que je voudrais que l'on parle de Merlin.

– Venez me voir à quinze heures, fut sa réponse énergique.

Si la presse n'enrichit pas les journalistes, les éditeurs n'étaient pas logés à la même enseigne. « On ne gagne pas

d'argent en vendant des idées ou des informations » : cette maxime ne correspondait pas à la situation financière d'Albert Holin qui vivait somptueusement dans un hôtel du XVII<sup>e</sup> siècle. Il me reçut avec beaucoup d'amabilité ; il ne ressemblait pas à ces grands bourgeois suffisants qui s'expriment par oukases. Holin avait des épaules de déménageur et une barbe de bûcheron.

Son costume, bien que de belle qualité, n'avait pas dû rencontrer un fer à repasser depuis plusieurs semaines. Il vous mettait tout de suite à l'aise. C'est lui qui démarra la conversation.

– Je suis content de vous rencontrer enfin, fit-il, en souriant.

– Vous me connaissez ?

– Qui ne connaît pas Joss Beaumont !

– Vous vous foutez de moi, mes exploits n'ont pas encore atteint les frontières des Yvelines.

– Moqueur et secret, la description de François était exacte.

– Sérieusement, vous me connaissez d'où ? Je ne crois pas que nous nous sommes déjà rencontrés.

– Non, rassurez-vous, nous ne nous sommes jamais vus. Par contre, je ne plaisante pas, François m'a souvent parlé de vous, de votre talent avorté, de votre indécision, d'un certain bouillonnement créatif qui peinait à se concrétiser. François avait l'habitude d'employer des termes mystérieux et puis toujours ces fameux dictons dont il avait le secret. Il en était très friand. Il va nous manquer. Il vous aimait beaucoup. En même temps, il était jaloux de votre indépendance. Vous prendrez bien un scotch ? Ah non, je crois que vous préférez le vin blanc, le sancerre. C'est bien ça ?

– Je ne vous savais pas si intime avec Merlin.

– Vous avez beau être détective, vous ne savez pas tout.

François m'avait prévenu que vous n'appeliez jamais les gens par leurs prénoms, seulement par leurs noms. C'est très triste ce qui est arrivé. Je tenais à vous remercier, surtout votre amie, l'avocate, de s'être occupée de Cynthia et du petit. Croyez-moi, ils ne manqueront de rien. Les comptes de François sont bien remplis de toute manière, l'héritage de son père était conséquent et puis nous saurons protéger sa famille.

– Vous dites « nous », c'est-à-dire ?

– Je vais vous expliquer qui nous sommes, et pourquoi nous tenions tant à François.

Je n'étais pas adepte d'une transparence éclatante, en amitié comme ailleurs, mais Merlin m'avait occulté une bonne partie de son existence. L'exploit était à la mesure du bonhomme. En trente ans, je ne l'avais jamais entendu prononcer les mots Holin, Tanquerelle, Esteban ou Bistingo, alors que ces gens-là étaient tous très proches de lui. Ce don pour la mystification m'épatait. Même dans la mort, Merlin avait su nous jouer des tours, nous éviter les raccourcis faciles et nous emmener dans son univers baroque, foutraque. Maintenant, j'étais paré pour entendre les histoires les plus rocambolesques. J'imaginai Merlin à la tête d'un putsch contre le pouvoir socialiste, marié à une princesse bulgare, rencontrant à la tombée de la nuit des agents du Mossad et de la Stasi. Quel était ce type avec qui j'avais presque vécu pendant trente ans ? J'étais curieux de connaître l'explication de sa mort. Nous nagions en plein roman de gare.

– Savez-vous qui a tué Merlin ?

– Je vous reconnais bien là. Impatient. Tout le contraire de Merlin. Vous aimez les routes droites, monsieur Beaumont, François préférait les chemins de traverse, les sinuosités de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

après ce déjeuner, Merlin était venu charger dans une camionnette les caisses de siphons. L'histoire aurait pu en rester là. Sauf qu'avec Merlin, chacun des actes prenait des proportions loufoques. Sans que je le sache, il était revenu voir mon père un jour et avait insisté pour qu'il accepte un chèque de 25 000 francs. J'avais toujours été persuadé que Merlin était plus fort en chiffres qu'en lettres. Avant que la France soit emportée par la folie des vide-greniers et la passion des objets anciens, Merlin avait décelé dans ces siphons à l'abandon un potentiel commercial. Il avait vendu le lot à un grossiste américain de passage aux puces. Et depuis, à chaque fois que nous tombions sur un siphon, nous levions le bras à la santé de mes aïeux. Merlin était un visionnaire. Il m'avait offert une Cadillac et son assassin courait toujours.

Brigitte s'étira sur la banquette laissant découvrir son corsage et se mit à grogner comme une enfant pas du tout contente d'être réveillée en pleine nuit. Je l'épouserai bientôt. La nuit fut courte. J'étais décidé à me rendre en Auvergne chez ce mystérieux ermite. C'était ma dernière chance de découvrir un lien, s'il existait, entre toutes ces disparitions. Tabourin m'avait redit que mon acharnement ne rimait à rien, que je me bousillais la santé à traverser la France, à espérer qu'un indice pointe le bout de son nez. En même temps, il continuait à me donner un coup de main, notamment en me refilant l'adresse exacte du journaliste et le nom de son ex-petite amie. Ma voyante dormait profondément. Je l'embrassai sur l'épaule. Au petit matin, elle sentait les épices que l'on met dans un tagine d'agneau, une odeur appétissante mais déroutante à cette heure de la journée. Esteban était le véritable intrus dans cette affaire. Si les trois autres avaient des profils psychologiques comparables, le Géo-trouve-tout d'Auvergne jurait dans le décor. D'après mes renseignements, Esteban avait exercé divers métiers avant

d'entamer une carrière dans la presse, il avait été tourneur fraiseur, écailler, typographe, secrétaire de rédaction, puis était devenu une sommité dans son domaine. Issu d'une famille d'origine espagnole, il avait quatre sœurs et trois frères. Son milieu social, son parcours et ses penchants anarcho-syndicalistes ne cadraient pas du tout avec Merlin, Tanquerelle et Bistingo. On aurait mal vu Esteban siéger aux réunions des « non-alignés ». Tout les opposait. S'étaient-ils même déjà rencontrés ? Merlin avait travaillé dans de nombreux journaux. Il n'était pas impossible qu'il ait croisé le chemin d'Esteban au cours de sa carrière. Pour les deux autres, c'était peu probable. Esteban s'était d'abord fait un nom dans la presse « jardin ». Ses connaissances horticoles l'avaient érigé en expert des parcs paysagers et massifs fleuris. Passionné par tout ce qui tournait autour de la terre, il avait abandonné les luttes sociales pour se convertir à l'écologie. C'était véritablement un pionnier dans ce domaine : il avait été l'un des premiers journalistes européens à parler de tri sélectif et de développement durable. Ses supporters étaient nombreux et sa cause, un nouvel enjeu mondial. Il avait toujours vécu dans l'abhorration du matérialisme. Dans sa cahute, il vivait presque dans la nudité, rien à voir avec Tanquerelle, Bistingo et encore moins avec le châtelain Holin. Ces gens-là n'étaient pas du même monde et pourtant ils étaient tous morts dans l'année. Holin serait-il le prochain ? Merlin avait dû pressentir une piste, un lien entre ces différents journalistes, il n'avait pas eu le temps de poursuivre plus loin ses investigations. Une voiture l'avait stoppé dans son élan. La Cadillac n'était pas l'automobile idéale pour débarquer sur des terres aussi hostiles au progrès ou pour susciter l'empathie des autochtones. J'aurais pu choisir une estafette toute décatie ou une charrette tractée par des chevaux. Mon snobisme me perdra un jour. Je passais pour un pollueur en puissance, ce qui ne me

déplaisait pas. L'écologie m'avait toujours assommé. Le projet manquait d'ampleur. J'aurais préféré comme programme commun « une Cadillac pour tout le monde plutôt qu'un poireau pour tous ». Je me mettais à débiter des proverbes à la noix. L'esprit de Merlin déteignait sur moi. Esteban habitait dans un lieu-dit perdu, à dix kilomètres du premier commerce. La neige avait par chance déserté cette région. Nous aurions encore droit à un 25 décembre sec et froid. Je roulai au ralenti. Le chemin pour accéder au hameau des Acacias était si étroit que ma Cadillac mordait les bas-côtés. Si, par malchance, j'étais amené à croiser un autre automobiliste, je ne sais pas comment nous pourrions nous sortir de cette impasse. Les embouteillages aux Acacias sont cependant rares. J'aperçus sur la droite un tas de pierres sur un tapis de cendre noire. Esteban devait loger à cet endroit. Tout avait effectivement brûlé ; le terrain était boueux par endroits à cause du passage des camions de pompiers et des journalistes qui avaient couvert en masse l'événement.

Il ne restait plus qu'une grange au toit avachi, qui recueillait pieusement les dernières reliques de l'ère Esteban. De la ferraille rouillée, des panneaux solaires encore emballés dans leurs cartons, une étagère métallique, des bouches et des roues de vélos. Esteban ne roulait pas sur l'or. Son éditeur devait regretter amèrement son départ ; il était une vedette dans le journal et ne devait pas lui coûter très cher en notes de frais. Tabourin m'avait précisé que sa petite amie vivait juste en face de chez lui. Je garai ma Cadillac devant la maison des trois petits cochons, une mesure bringuebalante qui, au moindre coup de vent, avait des chances de décoller dans les airs. Je cognai contre la porte. Quand Tabourin m'avait parlé d'une petite amie, j'avais pensé à une vieille folle, vêtue d'une blouse déchirée, le genre romano, moitié parasite moitié artiste peintre, exilée à la campagne après

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



*J'avais poussé la porte en bois et j'avais aspergé d'essence son taudis... Il était trop faible pour se rebeller... Je lui avais versé sur la tête un bon litre de super... Lui, le défenseur de la nature... Il allait périr dans les flammes... C'était presque trop facile... La vengeance n'était pas à la hauteur de mes espérances... Je l'aurais voulue plus grandiose... Plus pleine... Plus jouissive... Plus réparatrice... Il était mort quand même.*

## **Lundi 8 décembre**

*C'était le plus dur à atteindre... Le plus intelligent... Le plus impitoyable... Il m'avait couvert de honte... Par plaisir... Il savait que j'avais deviné son infamie... Il était mauvais... Il écrivait comme un enfant de neuf ans sans panache... Et pourtant... Son esprit alerte m'avait séduit... Il n'avait pas accepté que je sois simplement meilleur que lui... Alors, son humiliation avait été à la hauteur de son malaise... Je l'avais fixé et lui avais dit sa médiocrité... Il m'avait viré... J'avais mis plusieurs mois à retrouver un travail... Il m'avait grillé dans le métier pour quelques années... « Letellier n'est qu'un prétentieux »... Je lui avais réservé un sort à la mesure de son mépris... Je savais à quelle heure, chaque jour, il sortait de son bureau... Pour me donner du courage... j'avais relu ses derniers papiers... Il ne s'était pas amélioré... Je l'avais percuté... Était-il mort ?... Je ne le sais pas.*

Ma voyante m'avait demandé ce que j'avais l'intention de faire de ce manuscrit. Je n'en savais rien. Je le jetterais probablement. Il était mort. À quoi ça servait de remuer tout ça ? J'avais tenu parole envers mon ami Merlin. Je lui avais apporté le nom de son assassin. Je ne pouvais m'empêcher de penser aux douleurs enfouies de ce garçon. Je les ressentais battre dans mon

cœur. Je n'excusais pas Merlin, il serait à jamais mon ami, et cet Henri Letellier, un frère de papier. Ce soir-là, j'avais appelé mon avocate. Nous avons discuté longtemps. J'essaierais d'être présent pour notre fils. Je lui souhaitais de retrouver un homme qui l'aime et qu'elle aime. Elle avait beaucoup pleuré.

Ma voyante se réveilla en pleine nuit. J'étais dans son bureau à pianoter sur son ordinateur.

- Joss, qu'est-ce que tu fais à cette heure ?
- J'essaie d'écrire, rendors-toi, tout va bien.

# Table

## PREMIÈRE PARTIE

« Quand les hommes d'affaires tombent »

**Chapitre 1 :** « Tu m'affoles par tes paroles espagnoles »

**Chapitre 2:** « Tout simplement fermé pour cause de sentiments différents »

**Chapitre 3:** « Qui seront les témoins muets de cette scène ? »

## DEUXIÈME PARTIE

« Laissez parler les petits papiers »

**Chapitre 1 :** « Sur l'écran noir de mes nuits blanches »

**Chapitre 2 :** « Trente-cinq jours sans voir la Terre »

**Chapitre 3 :** « Ils m'entraînent au bout de la nuit »

**Chapitre 4 :** « Destinée, inutile de fuir ou de lutter »

Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en XXXXX 2015  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

*Imprimé en France*